

Une forte odeur de vieux livres, à la fois sèche et humide, prit Kate au nez et à la gorge à peine le seuil franchi. Forte, mais pas désagréable. La vieille bâtisse qui abritait la librairie se situait un peu en retrait de la rue principale de Wigtown. Pour y accéder, il fallait emprunter la ruelle étroite qui formait un angle entre les autres commerces, puis remonter une allée au pavage anarchique qui serpentait parmi un foisonnement d'arbustes et de buissons à l'abandon. Bref, un lieu peu engageant à première vue, du moins lorsqu'on le découvrait sous le fin crachin et la brume grisâtre de Solway. Un panneau tout écaillé, peint à la main, signalait au passant l'entrée de cette grange remplie de livres dont on distinguait à peine l'intérieur par les vitres sales. L'espace, qui n'était pas quadrillé par de longs rayonnages métalliques d'aspect bancal, était occupé par des tables jonchées d'ouvrages disposés sans aucun ordre apparent, sans rime ni raison : des trésors de mots entassés n'importe comment, livrés à la moisissure.

C'est au beau milieu de ce fouillis que débarqua Kate Vincent, à peine descendue d'avion. Épuisée par son voyage transatlantique, elle prit connaissance du décor, déconcertée. Que venait-elle faire là ?

Emily Cotton était assise derrière le vieux comptoir. Elle portait le gros pull à torsades et l'écharpe à volants rose et or que Kate lui avait envoyés. Elle les avait confectionnés elle-même dans l'espoir de raviver leur amitié, s'il n'était pas

déjà trop tard. En retour, elle avait reçu une petite carte de remerciement poli : Emily était une fille bien élevée. C'était la dernière fois qu'elles avaient été en contact. Jusqu'à ce fameux e-mail.

Absorbée par sa lecture, Emily remuait les lèvres en silence quand l'arrivée de cette cliente inattendue lui fit brusquement relever la tête. Elle avait le teint d'une pâleur malade et deux croissants de lune bleus creusaient ses yeux gris, ternes, éteints. Un timide rayon de soleil vint éclairer son visage dans la semi-pénombre tandis que, bouche bée, elle découvrait la présence de son amie. La transformation fut radicale : ses fines boucles brunes s'enflammèrent de reflets cuivrés et ses yeux gris se parèrent d'un éclat mauve. Après un instant de confusion, elle bondit de son tabouret en poussant un joyeux cri de surprise.

— Kate ! Tu es venue !

Un mois s'était écoulé depuis qu'Emily avait envoyé son e-mail, rédigé sous l'influence d'une bouteille de merlot. L'appel à l'aide d'une amie de longue date. Dans son message, Emily suppliait Kate de venir la soutenir dans sa nouvelle entreprise qui, sous l'effet combiné de la détresse et du vin, lui paraissait aussi précipitée que déraisonnable – quand elle était d'humeur plus optimiste, elle avait l'impression de vivre un rêve. Son grand projet, bien que très flou, était d'ouvrir une librairie dans une ville qui en comptait déjà beaucoup et était d'ailleurs célèbre pour ça.

Emily était la propriétaire de ces locaux, c'était signé et scellé, mais, face à l'ampleur de la tâche, à son manque total d'expérience commerciale voire de perspicacité tout court, elle s'était sentie dépassée. En outre, elle n'était pas dans l'état d'esprit idéal pour se lancer dans ce genre d'aventures ; depuis des semaines, elle oscillait entre joie et désespoir et remettait tout au lendemain. Lorsqu'elle n'errait pas comme une âme en peine dans sa boutique glaciale, déplaçant d'un air absent les livres d'une étagère à l'autre,

elle se plongeait dans un roman, fuyant pendant quelques heures l'obligation de se mettre à la tâche ou de prendre des décisions.

De toute façon, elle n'avait pas le cœur à prendre des décisions ; même les plus anodines lui paraissaient au-delà de ses forces. La peur de l'échec la minait, réduisait sa détermination à néant. Joe occupait ses pensées en permanence, sapant toute motivation, lui rappelant sans cesse sa faiblesse.

Et voilà que l'impensable se produisait : le retour de Kate ! Tout allait s'arranger, maintenant qu'elle était là.

— Tu es venue ! répéta-t-elle avec une pointe d'incrédulité, comme si elle doutait encore de l'évidence.

Kate était-elle un mirage, fruit de son désespoir ? Si tel était le cas, sa famille avait sans doute raison de s'inquiéter pour elle : son état était grave.

Emily se jeta au cou de Kate, se procurant ainsi la preuve irréfutable de sa présence. Elle huma son parfum et son shampoing – il n'y avait que Kate pour rester aussi belle et sentir aussi bon après un si long voyage. Une pointe de jalousie refit surface, qu'elle s'empressa de chasser ; ce n'était pas en se confrontant aux pans les plus sombres de sa personnalité qu'elle surmonterait son désarroi.

De son côté, Kate lui rendit son étreinte, les yeux clos. Les souvenirs affluaient avec une netteté parfaite, des souvenirs que n'entachait aucune ombre de déception ou de culpabilité. L'accolade spontanée d'Emily, façon rouleau compresseur – typique de sa famille chaleureuse – dissipait le malaise des retrouvailles après une si longue séparation. Bien sûr, dans sa maladresse, Emily lui écrasa les orteils et lui fit manger un peu de ses cheveux, mais ce fut un moment de perfection, de totale harmonie ; elles ne s'étaient plus serrées comme ça, ni même vues, depuis six ans.

— Évidemment que je suis venue. J'ai reçu une convocation, dit Kate avec un petit sourire taquin lorsqu'elles s'écartèrent l'une de l'autre.

Sans lâcher les mains de son amie, elle recula pour la considérer avec attention.

Au souvenir de son e-mail aviné et bourré de superlatifs, Emily prit un air penaud. Elle examina Kate de la tête aux pieds : sa robe de satin bleu marine à motif d'oiseaux n'était pas des plus adaptées pour les étés pluvieux d'une petite ville écossaise. Des collants bleu marine aussi fins qu'un murmure et des bottines en daim grises – désormais maculées de boue du chemin – complétaient l'ensemble. Sa chevelure soyeuse se déployait sur ses épaules et un gloss vermillon illuminait son sourire.

Emily lui rendit ce sourire avec nervosité. Ses lèvres à elle étaient gercées, aussi pâles que des pétales de rose, et son teint était blafard. Bouleversée par cette arrivée inattendue, elle s'éloigna de Kate en se frictionnant les bras.

— Sophisti-Kate, ironisa-t-elle

Kate avait hérité de ce surnom au sortir de ses années de garçon manqué, tel le vilain petit canard devenu cygne.

— Jamais je n'aurais cru que tu viendrais.

Son intonation émerveillée témoignait du cadeau que lui faisait Kate, par sa seule présence. Il suffisait que, sur un coup de tête, elle achète une librairie décrépite et envoie un e-mail aux relents d'alcool pour que Kate débarque dans la foulée ? C'était si facile. *J'aurais dû le faire bien plus tôt. J'aurais dû faire revenir Kate à la maison.*

Kate frissonna et de nouveau promena un regard critique tout autour d'elle ; son principal souci, c'était la température qui régnait dans ce local, mais la poussière omniprésente, les toiles d'araignée dans les coins et l'apathie générale des lieux ne lui échappèrent pas.

— Et pourtant, me voilà ! Il fait un froid de canard, ici, Em. Tu n'as pas de chauffage ?

Emily se rembrunit et secoua la tête. Kate commença à déambuler dans la pièce, déjà en train de repenser

l'agencement de la librairie : les rayonnages, le stock, la décoration, bref la mise en valeur de l'ensemble.

— Peu importe, s'empressa-t-elle d'ajouter en se frottant les bras pour réprimer un autre frisson.

— Je peux te prêter un pull, si tu veux, proposa Emily en jetant un coup d'œil dubitatif à la tenue de son amie.

Elle attrapa quelque chose sous le comptoir et le lui tendit : un sweat à capuche qui avait connu des jours meilleurs. Kate l'enfila par-dessus sa robe sans rechigner, distraite par une bribe de souvenir émergeant parmi tant d'autres : c'était le pull qu'Emily réservait autrefois aux lendemains de fête. Elle y ajouta une paire de mitaines et se sentit encore mieux. L'élégance était le cadet de ses soucis ; il régnait dans cette grange un froid de vieilles pierres à l'abandon.

Comme Emily le craignait, son sweat jurait totalement sur Kate, mais cette dernière redressa le menton avec défi et adopta une pose comique qui les fit éclater de rire toutes les deux. En réalité, ce pull fut le lien invisible qui leur permit de renouer leur amitié. Les souvenirs remontèrent à la surface, sans entraves, comme des bulles.

Et en premier, leurs fous rires. Elles avaient ri souvent, longtemps et fort dans une succession d'appartements d'étudiants délabrés. Et puis, les soirées arrosées dans des cuisines aux couleurs criardes, au milieu des restes de repas improvisés ; les week-ends à paresser toute la matinée devant de vieux films, blotties dans le canapé, sous la couette de Kate parce que, la plupart du temps, elles ne pouvaient pas se permettre d'allumer le chauffage. Les garçons allaient et venaient, d'autres amies gravitaient autour d'elles, mais au bout du compte, c'était toujours Emily et Kate. Ensemble. Elles formaient un tout.

Depuis le premier jour, à l'école primaire de South Morningside. Une cour de récré où résonnaient les cris de grandes victoires et de petits conflits, la mélodie des comptines pour corde à sauter, les querelles de football et les

brutales parties de cache-cache – un lieu de conquêtes, de petits chefs, de reine des abeilles et d'allégeances indispensables, mais aussi un lieu où se forgeaient des amitiés qui pouvaient s'étioler et, un jour qui sait, s'éteindre.

Ou durer toute une vie.

L'amitié de Kate et Emily survivrait-elle à l'épreuve du temps ? Le jury devait encore délibérer là-dessus. Elles avaient toutes les deux douté de se revoir un jour, pourtant Kate était bien là, et c'était un bon début. Cependant, tous les fous rires possibles leur seraient nécessaires pour entreprendre cette aventure ensemble et réparer ce qui avait été brisé : cette grange et ses livres moisissés, mais aussi leur amitié. Chaque mot, chaque sourire, chaque gloussement les ramenaient au bon vieux temps, faisaient tomber les barrières et entamaient le lent et minutieux processus de reconstruction.

— Tu pourrais proposer des pulls aux clients, suggéra Kate en tirant sur les manches du sweat à capuche élimé. Tu les présenterais dans un grand panier à l'entrée.

Elle ne plaisantait qu'à moitié.

— Encore faudrait-il qu'il y en ait, des clients, objecta Emily avec tristesse.

Sa remarque lui valut un regard sévère de Kate, aussi s'empressa-t-elle de remiser ses doutes avec un pâle sourire.

— Un thé ? proposa-t-elle d'un ton enjoué.

*Ah, revoilà l'Emily d'antan !* songea Kate. Pour son amie, le thé était le remède à tous les maux. Et si le thé ne suffisait pas, elle passait au merlot.

— Avec joie. Tu as l'électricité, donc ?

Cette fois encore, elle plaisantait à moitié. Il fallait vite qu'elle revoie sa conception de cette librairie ; les images réjouissantes qui l'avaient nourrie tandis qu'elle traversait l'océan s'effiloçaient rapidement. Il n'était pas question d'une affaire florissante, on en était même loin : pour l'instant, le lieu se résumait à quatre murs, un toit, des piles

de livres, et une Emily tellement accablée par le poids des dernières années qu'elle en avait perdu toute sa verve et tout son entrain. Où était passée la vraie Emily, l'instigatrice, la meneuse à l'imagination débordante, la tête pensante de tous leurs jeux, celle qui commandait toujours ses frères et son amie au cours de leurs étés à Solway ?

Emily se redressa, drapée dans le peu de dignité qui lui restait.

— Oui, j'ai l'électricité. Oh, ça va, pas la peine de prendre cet air surpris ! Par contre, j'ai bien peur de ne pas avoir de café. Mais viens voir par toi-même, faisons le tour du propriétaire.

Elle entreprit de faire visiter la librairie à Kate, telle une reine en son domaine, débordante de fierté. Malgré tous ses défauts, ce magasin lui appartenait, avec ses pierres et ses poutres, et elle l'adorait.

— En fait, l'installation électrique n'est pas en si mauvais état, déclara Emily en entraînant Kate par une porte au fond de la pièce. La lumière tremblote parfois, mais... Regarde, il y a une petite cuisine ici, et des toilettes à l'arrière, et aussi des annexes dehors, où nous pourrons entreposer le stock.

L'emploi du « nous » ne passa pas inaperçu, mais resta en suspens entre elles ; il renfermait un petit quelque chose de bien réel et de rassurant. Kate se réjouit de l'enthousiasme d'Emily.

Elle regarda dehors par une minuscule fenêtre obscurcie par des décennies de crasse et acquiesça. Son arrivée, comprit-elle, avait ranimé la flamme chez son amie : de fines volutes d'optimisme émanaient d'elle comme de la fumée. On entrevoyait de nouveau la petite fille aux grandes ambitions qui avait hérité de l'obstination de sa grand-mère. Cependant, cette assurance était précaire et Kate voyait à quel point elle était devenue fragile.

Véritable mouchoir de poche, la cuisine se targuait d'un évier, d'un plan de travail fissuré et d'une bouilloire au

joyeux glouglou. Face à face dans cet espace réduit, les deux amies se dévisagèrent l'une l'autre, échangeant de grands sourires un peu fous, incrédules, timides ; elles avaient l'impression de se retrouver au premier jour, dans la cour de récré de l'école, lorsque Emily avait partagé sa collation avec Kate, pour la simple et bonne raison que Kate n'en avait pas – d'instinct Emily avait su que ce n'était pas un oubli, mais une fatalité.

À l'époque, la petite Kate de douze ans s'était raccrochée à Emily et à sa famille, les Cotton ; ils étaient devenus sa planche de salut dans la tempête que lui faisaient vivre au quotidien la dépression et l'alcoolisme de sa mère. Lily Vincent n'avait pas attendu la naissance de sa fille pour succomber à ses démons et l'arrivée de ce petit être si dépendant n'avait pas suffi à l'arracher au borborygme de désespoir dans lequel elle s'enlisait. En grandissant, Kate avait appris à ne compter que sur elle-même, sans jamais cesser de croire à la possibilité d'une autre vie. Si elle était parvenue à faire plus que survivre, à se fabriquer une nouvelle réalité et à oser rêver d'un avenir dans lequel elle pourrait s'accomplir, c'était uniquement grâce à la famille Cotton.

Emily sortit une boîte de sachets de thé, deux tasses fêlées et une bouteille de lait à l'odeur suspecte : elles décidèrent de s'en passer. Leur tasse à la main, elles regagnèrent la boutique, leurs pensées convergeant sans qu'elles en aient conscience. Un moment intense, vibrant d'une parfaite harmonie. *Ce n'est pas pratique. Ça par contre, c'est génial ! Pourquoi on n'a pas fait ça plus tôt ? Mais aussi : Qu'est-ce qui nous prend de le faire maintenant ?*

Elles continuaient à échanger de petits regards timides. Les sourcils froncés, Emily pesait ses mots, cherchait comment aborder la question. Pourquoi Kate était-elle venue ? Elle avait sûrement laissé des tas de choses derrière elle, à New York : sa carrière, son compagnon, ses amis... tout ça pour passer un été froid et humide à Wigtown ? Pour

retaper une librairie en ruine avec une vieille copine qui ne méritait certainement pas un tel sacrifice de sa part ?

— Je n'avais pas le droit d'attendre de toi que tu viennes, je n'avais même pas le droit de te le demander, finit-elle par déclarer, aux prises avec le poids de sa gratitude.

Kate but une gorgée de thé et la considéra posément.

— Tu en avais tout à fait le droit. Tu es ma meilleure amie.

— Est-ce toujours le cas ? Après tout ce temps ?

— Le temps ne peut rien y changer, Em.

Sous leurs sourcils épais, les yeux d'Emily luisaient d'espoir et de doute mêlés ; un regard d'une intensité troublante.

— Ah non ?

Ce regard – l'attente qu'elle y lisait surtout –, c'était trop pour Kate. Le problème n'était pas la durée, mais plutôt les circonstances de leur séparation. Juste après l'université, Emily s'était enfuie avec le séduisant et peu recommandable Joe, bien décidée à faire sa vie avec lui malgré les objections de sa famille ; de son côté, Kate, fatiguée de se chamailier à ce propos avec Emily, le cœur toujours en lambeaux à la suite de sa propre rupture amoureuse, avait éprouvé le besoin viscéral de mettre un maximum de kilomètres entre sa mère et elle. Elle avait piqué au hasard une punaise sur une carte et celle-ci s'était plantée sur New York. Une ville flamboyante, glamour, pleine d'ambiguïté, anonyme : le cadre idéal pour une renaissance.

Oui, le temps ne comptait pas autant que tous les moments perdus, que toutes les conversations qu'elles n'avaient pas eues. Kate savait ce qu'il fallait dire pour ne pas gâcher cet instant, elle savait ce qu'Emily avait besoin d'entendre.

— Pas pour nous.

Une réponse empathique qui ne tolérait aucune discussion. Le reste, elles le régleraient plus tard. Kate posa sa tasse marquée de rouge à lèvres sur une table et entreprit un nouveau tour des lieux, ses talons claquant sur le sol dallé.

Son circuit achevé, elle fit une pause, lèvres pincées, plongée dans une profonde réflexion ; les idées commençaient à prendre forme, tissaient peu à peu leur toile dans son esprit. Elle avait voyagé de nuit, fait la queue à l'aéroport, loué une voiture et roulé pendant des heures. Elle n'avait pratiquement pas dormi, pourtant sa fatigue s'était envolée. Elle se tourna vers Emily, les yeux brillants.

— Ça va être super ! Tout d'abord, un bon nettoyage s'impose. Il faudra aussi repenser toute la disposition du magasin : nouvelles tables, fauteuils, tapis. Et puis, réfléchir à une stratégie commerciale, un argument de vente béton, quelque chose qui nous singularise...

Elle s'interrompt. Elle voyait d'ici le résultat : lampes basses diffusant une lumière tamisée, coussins moelleux, fauteuils confortables, rangées de livres à perte de vue attendant le sourire gourmand des habitués comme des fureteurs occasionnels, et bien sûr, l'arôme d'un excellent café pour parfaire l'ambiance.

Le tableau était si réaliste que Kate sentait presque sous ses doigts la couverture lisse et fraîche des livres neufs, entendait déjà le bruissement des pages et le bourdonnement de voix enjouées. Sans être une grande lectrice, elle avait hâte de s'y mettre, de retrousser ses manches pour créer la plus belle librairie possible et imaginable avec Emily. Ensemble.

Emily s'enfouit la tête dans les mains. Des bulles de panique enflaient dans sa poitrine ; son bel enthousiasme était en train de retomber comme un soufflé.

— S'il te plaît...

— Excuse-moi. Je m'emballe peut-être un peu ? demanda Kate, la mine désolée. Mais... c'est bien pour ça que tu m'as fait venir, non ?

Emily écarta les mains de son visage avec un soupir.

— Oui, mais ça va trop vite. J'ai déjà besoin d'un peu de temps pour me faire à l'idée que tu es là, alors penser à des

tapis, des fauteuils et... et à des « stratégies commerciales », n'en parlons pas.

Kate l'étudia d'un regard froid, méditatif, et décida de couper court aux considérations angoissées de son amie.

— N'importe quoi, rétorqua-t-elle d'un ton sec. Indique-moi l'épicerie la plus proche et trouve-moi un carnet. On prendra des notes tout en déjeunant.

Munie de devises britanniques et d'indications précises – sa dernière visite datait et les enseignes de Wigtown avaient changé au fil des années –, Kate se dirigeait vers la porte quand elle fit brusquement volte-face. Plantée au milieu de la librairie, Emily la regarda avec anxiété.

— Emily, j'ai débarqué sans prévenir. J'aurais dû t'appeler avant... je ne me suis même pas demandé où j'allais loger.

Sauter dans le premier avion et arriver à l'improviste, les mains dans les poches, lui paraissait soudain impulsif et imprudent.

Emily reposa son livre et ramena ses cheveux derrière ses oreilles.

— Mais chez moi, bien sûr, répondit-elle, comme si la question ne se posait même pas.

— Oui, mais où est-ce exactement, chez toi ? insista Kate en feignant de mobiliser une grande patience. Tu as installé ton sac de couchage dans l'une des annexes ?

Avec Emily, il fallait s'attendre à tout.

Celle-ci frémit en pensant aux araignées qui devaient grouiller dans les dépendances.

— J'ai emménagé à Bluebell Bank, avec Lena. Tu logeras là-bas avec nous.

Kate fut parcourue d'un frisson d'excitation. Retour à Bluebell Bank. La boucle était bouclée. C'était plus qu'elle n'espérait. En ratant toutes ces années avec Emily, elle avait aussi perdu de vue tous les autres membres de la famille Cotton. La demeure de Bluebell Bank était à l'origine de ses seuls souvenirs d'enfance heureux et insoucians. En

l'accueillant dans leur clan uni, les Cotton l'avaient extraite de son quotidien de pauvreté et de solitude pour la propulser ici, dans la région de Solway, où elle avait partagé des étés idylliques avec Emily, ses frères et Lena, leur grand-mère peu conventionnelle.

— Ça ne posera pas de problème à Lena ? s'enquit-elle.

Elle tressaillait à l'idée d'avoir fait tout ce chemin pour être rejetée ou, pire, traitée comme une vieille connaissance oubliée depuis longtemps.

Car dans l'esprit de Kate, il n'y avait aucun doute : elle faisait partie de la famille Cotton. Elle était liée à eux. Et ils étaient liés à elle.

— Aucun, lui assura Emily avec véhémence. Ce sera génial !

Pourtant, son amie lui cachait quelque chose, Kate le sentait. Elle s'attarda sur le pas de la porte pour observer Emily qui attrapa un autre livre et se mit à le feuilleter nerveusement, le regard rivé au sol. Kate fut alors saisie d'une peur terrible, une poigne d'acier lui ôta tout air des poumons. Pour la première fois depuis qu'elle avait reçu cet e-mail – pris sa décision précipitée, mis un terme à sa vie new-yorkaise et franchi l'océan –, elle envisagea la possibilité, atroce, que ce sanctuaire n'ait pas attendu son retour, intact, comme elle se l'était toujours imaginé.

— Bluebell Bank, murmura-t-elle tandis que le regard inquiet d'Emily croisait de nouveau le sien. On a été si heureux là-bas quand on était jeunes.

Emily lui renvoya un sourire à l'image des pauvres rayons de soleil qui parvenaient à percer les vitres presque opaques de saleté : pâle et sans conviction.

— Oui. Et on le sera encore.